



Librio

Chrétien de Troyes

**YVAIN
OU LE CHEVALIER AU LION**

YVAIN OU LE CHEVALIER AU LION

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers **Librio +**

Une saison en enfer, suivi de *Les Illuminations*, Librio n° 1258

Le Livre de la Jungle, Librio n° 1257

L'Appel de la forêt, Librio n° 1256

Les Cahiers de Douai, Librio n° 1229

Pauca meæ, Librio n° 1169

La Parure, Librio n° 1104

Bérénice, Librio n° 1072

La Princesse de Montpensier, Librio n° 1040

Le Livre des merveilles du monde, Librio n° 727

Peter Pan, Librio n° 591

Fées, sorcières, diablesses (anthologie), Librio n° 544

Le Tartuffe, Librio n° 476

Andromaque, Librio n° 469

Britannicus, Librio n° 390

L'Odyssée, Librio n° 300

Aladdin ou la Lampe merveilleuse, Librio n° 191

L'Ingénu, Librio n° 180

Pierre et Jean, Librio n° 151

Cyrano de Bergerac, Librio n° 116

La Genèse, Librio n° 90

Zadig ou la Destinée, Librio n° 77

Un cœur simple, Librio n° 45

La Mort d'Olivier Bécaille, Librio n° 42

Candide ou l'Optimisme, Librio n° 31

Œdipe Roi, Librio n° 30

Boule de suif, Librio n° 27

Chrétien de Troyes

YVAIN
OU LE CHEVALIER AU LION

Traduction
de Michel Rousse

Librio
[TEXTE INTÉGRAL]

Couverture d'Olivier Balez © Éditions J'ai lu

© 1990, Flammarion, pour la présente traduction

© E.J.L., 2019, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290213582

SOMMAIRE

Yvain ou le Chevalier au lion

À la cour : le récit de Calogrenant	9
Yvain tente l'aventure de la fontaine	25
Yvain épouse Laudine	31
Arthur au château de Laudine	59
La folie d'Yvain	69
Yvain combat les troupes du comte Alier	81
La rencontre du lion	87
Retour à la fontaine : Lunete emprisonnée	91
Yvain combat Harpin de la Montagne	99
Yvain combat pour Lunete et revoit Laudine qui ne le reconnaît pas	111
Une jeune fille se met en quête d'Yvain	121
Le château de Pire Aventure	131
Yvain combat Gauvain	147
Retour à la fontaine. Retour en grâce	163
Dossier Libro +	171

À LA COUR: LE RÉCIT DE CALOGRENANT

Arthur, le sage roi de Bretagne, dont la prouesse nous incite à être vaillants et courtois, tint une cour, d'une magnificence toute royale, lors de cette fête qui tant coûte qu'il faut bien l'appeler la Pentecôte. Le roi était à Carduel au pays de Galles ; après le repas, les chevaliers se répandirent dans les salles pour former de petits groupes là où des dames, des demoiselles ou des jeunes filles les appelaient. Les uns échangeaient des nouvelles, les autres parlaient d'Amour, des tourments, des souffrances et des grands bienfaits qu'en ont souvent reçus les fidèles de son ordre, qui à cette époque était riche et généreux ; mais aujourd'hui on trouve bien peu de ses fidèles, car voici que presque tous l'ont abandonné et Amour en est bien déprécié. Ceux qui aimaient avaient une réputation de courtoisie, de vaillance, de largesse et d'honneur. Aujourd'hui Amour est devenu un sujet de plaisanterie, à cause de ceux qui, n'y connaissant rien, affirment qu'ils aiment ; en fait ils mentent, et à s'en vanter à tort, et ils le réduisent à une plaisanterie et un pur mensonge.

Mais parlons des hommes de jadis, et oublions ceux d'aujourd'hui : car, à mon sens, la courtoisie d'un mort a bien plus de prix que la grossièreté d'un vivant. C'est pourquoi je veux faire un récit qui mérite qu'on l'écoute : il s'agit de ce roi qui

avait une telle réputation qu'on en parle partout; sur ce point je suis de l'avis des Bretons: sa renommée durera toujours, et c'est grâce à lui que l'on se souvient de l'élite des chevaliers accomplis qui par leurs travaux acquirent la gloire. Ce jour-là donc, on fut bien étonné de voir le roi se lever pour les quitter; certains en furent choqués et en disputèrent longtemps pour la raison que jamais encore ils ne l'avaient vu lors d'une si grande fête se retirer dans sa chambre pour dormir ou se reposer. Ce jour-là donc, c'est ce qui lui arriva en sorte que la reine le retint, et il resta tant auprès d'elle qu'il s'assoupit et s'endormit.

À la porte de la chambre, à l'extérieur, se trouvaient Dodinet, Sagremor, Keu et monseigneur Gauvain ainsi que monseigneur Yvain; Calogrenant était avec eux, un chevalier d'une grande amabilité qui s'est mis à leur faire un conte qui ne tournait pas à son honneur mais à sa honte. Tandis qu'il racontait son histoire, voici que la reine l'écoutait; quittant le roi elle se leva et elle arriva sans bruit, si bien qu'avant qu'on l'ait aperçue, elle était assise au milieu d'eux; seul Calogrenant sauta sur ses pieds et se leva devant elle. Keu qui aimait la raillerie, et les propos méchants, acerbes et venimeux, lui dit:

« Par Dieu, Calogrenant, je vous vois bien vaillant et agile; il n'est pas douteux, et je m'en réjouis, que vous soyez le plus courtois d'entre nous; c'est là, j'en suis sûr, ce que vous vous imaginez tant vous manquez de jugement. Il est normal que ma dame croie que vous êtes plus courtois et plus vaillant que nous tous: c'est par paresse, sans doute, que nous ne nous sommes pas levés, ou bien par négligence. Par Dieu, monsieur, ce n'est rien de tout cela: quand vous vous êtes levé, nous n'avions pas encore vu ma dame.

— Certes, Keu, fait la reine, vous en crèveriez, je crois bien, si vous ne pouviez épancher le venin dont vous êtes plein. Vous êtes odieux et grossier de chercher querelle à vos compagnons.

— Dame, si votre compagnie ne nous profite pas, fait Keu, veillez à ce qu'elle ne nous nuise pas non plus. Je ne crois pas avoir rien dit qui puisse m'être reproché ; s'il vous plaît, n'en parlez plus : c'est manquer de courtoisie et de jugement que de prolonger une discussion sur des sottises. Cette discussion doit s'arrêter là, inutile de lui accorder plus d'importance. Faites-lui plutôt continuer le récit qu'il avait commencé, car ce n'est pas le moment de se quereller. »

À ces mots, Calogrenant intervint pour répondre :

« Seigneur, fit-il, cette querelle ne m'inquiète guère. Elle ne m'intéresse pas et j'en fais peu de cas. Si vous m'avez offensé, ce sera sans dommage pour moi : à de plus valeureux et de plus avisés que moi, monseigneur Keu, vous avez souvent tenu des propos odieux, car vous en êtes coutumier. Impossible d'empêcher le fumier de puer, le taon de piquer, le bourdon de bourdonner, et le méchant de se rendre odieux et de nuire. Je ne raconterai rien de plus aujourd'hui si ma dame n'insiste pas, et je la prie de n'en plus parler et de ne pas m'imposer une chose qui me déplaît, si elle veut bien me faire cette grâce.

— Dame, tous ceux qui sont ici, fait Keu, vous seront reconnaissants car ils ont envie de l'écouter ; n'en faites rien pour moi, mais, par la foi que vous devez au roi, votre seigneur et le mien, demandez-lui de poursuivre, et vous ferez bien.

— Calogrenant, dit la reine, ne vous souciez pas des saillies de monseigneur Keu le sénéchal ; il est coutumier de dire du

mal, impossible de l'en corriger. Je vous demande, c'est une prière et un ordre, de ne pas en garder de ressentiment et de ne pas refuser, à cause de lui, de nous raconter une histoire plaisante à entendre si vous voulez être encore mon ami ; reprenez donc depuis le début.

— Certes, Dame, ce que vous m'ordonnez de faire m'est bien pénible ; si je ne craignais de vous chagriner, je préférerais me laisser arracher un œil plutôt que de leur raconter quelque chose aujourd'hui ; mais je ferai ce qui vous agréé, quoi qu'il m'en coûte. Puisque vous le voulez, écoutez donc ! Prêtez-moi cœur et oreilles, car les paroles qu'on ne fait qu'entendre sont perdues si le cœur ne les saisit. On rencontre des gens qui ne saisissent pas ce qu'ils entendent, et qui cependant ne manquent pas d'en faire l'éloge. Du moment que le cœur ne saisit pas, on ne fait qu'entendre. Les paroles arrivent aux oreilles, comme le vent qui vole ; elles passent sans s'arrêter ou se fixer et disparaissent bien vite si le cœur n'est pas si vigilant qu'il soit prêt à les saisir ; car il peut, lui, lorsqu'elles arrivent, les saisir, les enfermer et les retenir. Les oreilles sont la voie et le conduit par où la voix s'en vient au cœur, et le cœur saisit au plus profond de lui-même la voix qui y pénètre par l'oreille. Qui donc voudra me comprendre doit m'abandonner cœur et oreilles, car mon intention n'est pas de vous proposer les rêveries, les plaisanteries ou les mensonges que tant d'autres vous ont prodigués. Je ne vous dirai que ce que j'ai vu.

Il m'arriva, voici près de sept ans, que, seul comme un paysan, je m'en allais en quête d'aventures, armé de pied en cap comme doit l'être un chevalier, et je trouvai sur ma droite

un chemin qui s'engageait dans une épaisse forêt. C'était une voie dangereuse, pleine de ronces et d'épines; avec bien du mal et bien de la peine, je suivis cette voie qui n'était qu'un sentier. Pendant presque toute la journée je poursuivis ma chevauchée, et je finis par sortir de la forêt: j'étais en Brocéliande. De la forêt je passai dans une lande, et j'aperçus une tour à une demi-lieue galloise (peut-être une demi-lieue mais pas plus). Je vins à bonne allure de ce côté et j'aperçus la palissade, entourée d'un fossé profond et large. Sur le pont se tenait le maître de cette forteresse, debout, un autour mué sur le poing. Je n'avais pas fini de le saluer que déjà il venait me prendre à l'étrier et m'invitait à descendre. Je descendis – que faire d'autre? – car j'avais besoin de faire étape. Il n'attendit pas davantage pour bénir plus de dix fois de suite la route qui m'avait conduit jusque-là. Nous pénétrâmes alors dans la cour et passâmes le pont et la porte. Au milieu de la cour du vavasseur – que Dieu lui donne la joie et l'honneur qu'il m'accorda cette nuit-là! – était suspendu un plateau où il n'y avait, je crois bien, ni fer ni bois, rien d'autre que du cuivre. Sur ce plateau, avec un maillet qui pendait à un poteau, le vavasseur frappa trois coups. Les gens qui se trouvaient à l'intérieur, entendant retentir les coups de gong, sortirent de la demeure et descendirent dans la cour. Les uns prirent mon cheval que tenait le généreux vavasseur, et je vis s'avancer vers moi une jeune fille belle et gracieuse.

Je m'attardai à la regarder, car elle était belle, fine et élancée. Elle montra beaucoup d'adresse pour ôter mon armure, car ce fut bien et agréablement fait. Ensuite, elle me mit sur les épaules un court manteau, bleu paon, en soie fourrée de

petit-gris. Tous autour de nous se retirèrent nous laissant seuls l'un avec l'autre, ce qui me plut bien, car je ne souhaitais pas d'autre compagnie. Elle m'emmena alors et me fit asseoir dans le plus joli pré du monde, clos tout autour d'un petit muret. Là je la trouvai de si bonnes manières, de conversation si agréable, de si bonne éducation, d'une compagnie si gracieuse et d'un caractère si charmant que je prenais grand plaisir à être avec elle et que j'aurais voulu ne jamais devoir m'éloigner. Mais le soir, l'arrivée du vavasseur qui vint me chercher lorsque le moment fut venu de souper me fit l'effet d'un mauvais coup. Il était impossible de m'attarder davantage et, sur-le-champ, j'obéis à son invitation. Du souper je dirai seulement qu'il me convint tout à fait puisque la jeune fille vint s'asseoir face à moi. Après le repas, le vavasseur me dit qu'il ne savait depuis combien de temps il n'avait hébergé de chevalier errant en quête d'aventure ; il en avait pourtant reçu beaucoup. Il me pria ensuite de lui faire la faveur de m'en revenir par sa maison, si je le pouvais. « Volontiers, seigneur », lui dis-je, car il eût été indigne de refuser ; j'aurais été bien mesquin envers mon hôte si je n'avais accédé à sa requête.

Cette nuit-là je fus fort bien logé, et mon cheval fut sellé sitôt que le jour parut ; je l'avais demandé avec insistance la veille, et ma prière avait été parfaitement entendue. Je recommandai mon bon hôte et sa chère fille à l'Esprit Saint, je pris congé de tout le monde, et je partis aussitôt que je le pus. Je ne m'étais guère éloigné de chez eux quand je trouvai, dans des essarts, des taureaux sauvages en liberté ; ils se battaient

les uns contre les autres et menaient un tel vacarme, montrant tant de fougue et de férocité, qu'à vous avouer la vérité, j'eus un mouvement de recul, car aucune bête n'a plus de fougue et de férocité que le taureau. Un rustre, qui ressemblait à un Maure, d'une laideur et d'une hideur extrêmes – si laid qu'on ne saurait le décrire – était assis sur une souche, une grande massue à la main. Je m'approchai du rustre ; je vis qu'il avait une tête énorme, plus grosse que celle d'un roncín ou d'une autre bête, des cheveux en mèches, un front pelé, qui avait plus de deux mains de large, des oreilles moussues et immenses, comme celles d'un éléphant, des sourcils énormes, un visage plat, des yeux de chouette, un nez de chat, une bouche fendue comme un loup, des dents de sanglier, pointues et rousses, une barbe noire, des moustaches en broussaille, et le menton soudé à la poitrine, une échine longue, tordue et bossue. Il était appuyé sur sa massue, habillé d'un vêtement extraordinaire, où n'entraient ni lin ni laine ; c'était deux peaux de taureau ou de bœuf, nouvellement écorchées, qu'il avait attachées à son cou.

Le rustre sauta sur ses pieds dès qu'il me vit m'approcher. Je ne sais s'il voulait porter la main sur moi, ni quelles étaient ses intentions, en tout cas je me mis en état de me défendre jusqu'au moment où je vis qu'il restait debout, sans bouger ni faire un mouvement ; il était monté sur un tronc et il avait bien dix-sept pieds de haut. Il se mit à me regarder sans dire un mot, comme aurait fait une bête, et je crus qu'il ne savait pas parler et qu'il était dénué de raison. Cependant, je poussai la hardiesse jusqu'à lui dire :

« Allons, dis-moi si tu es ou non une créature bonne. »

Il me répondit alors :

« Je suis un homme.

— Quel genre d'homme es-tu ?

— Le même que tu vois ; je ne change jamais d'aspect.

— Que fais-tu ici ?

— C'est là que je me tiens, et je garde les bêtes dans ce bois.

— Tu les gardes ? Par saint Pierre de Rome, elles ne connaissent pas l'homme ; je ne crois pas qu'en plaine ou en bois, ni autre part, on puisse garder une bête sauvage, si elle n'est attachée ou parquée.

— Celles-ci, je les garde et m'en fais craindre en sorte qu'elles ne quitteront jamais cet endroit.

— Comment fais-tu ? Dis-moi la vérité.

— Il n'y en a pas une qui ose bouger dès qu'elles me voient approcher, car quand je peux en attraper une, de mes poings, que j'ai durs et robustes, je la tiens si fort par ses deux cornes que les autres tremblent de peur et se rassemblent autour de moi comme pour crier grâce. Mais en dehors de moi, personne ne pourrait s'y fier et aller se mettre au milieu d'elles : il serait aussitôt tué. Voilà comme je suis maître de mes bêtes, mais toi, tu devrais me dire à ton tour quel genre d'homme tu es et ce que tu cherches.

— Je suis, tu le vois, un chevalier et je cherche ce que je ne peux trouver ; j'ai beaucoup cherché et je ne trouve rien.

— Et que voudrais-tu trouver ?

— Des aventures pour mettre à l'épreuve ma vaillance et ma hardiesse. Je te demande donc, je te prie, je te supplie, si tu en sais quelque chose, de m'enseigner aventure ou merveille.

— Pour cela, fait-il, c'est peine perdue. Les "aventures", je n'en sais rien et je n'en ai jamais entendu parler. Mais si tu voulais aller non loin d'ici jusqu'à une fontaine, tu n'en reviendrais pas sans mal si tu t'acquittais de ce qu'elle exige. Non loin d'ici, à l'instant même, tu trouveras un sentier qui t'y conduira. Suis-le sans faire de détours, si tu ne veux pas perdre tes pas, car tu pourrais vite t'égarer : il y a beaucoup d'autres chemins. Tu verras la fontaine qui bout, et qui pourtant est plus froide que du marbre. Elle est à l'ombre du plus bel arbre que Nature ait jamais formé. En toutes saisons il garde ses feuilles, sans jamais les perdre, quelle que soit la rigueur de l'hiver. Un bassin de fer y est suspendu à une longue chaîne qui descend jusque dans la fontaine. À côté de la fontaine tu trouveras un bloc de pierre : tu verras ce qu'il en est (je suis incapable de te le dire, jamais je n'en ai vu de semblable) ; de l'autre côté il y a une chapelle, petite mais très belle. Si tu veux puiser de l'eau avec le bassin et la répandre sur la pierre, tu verras une tempête si terrible qu'il ne restera pas une bête dans cette forêt, ni chevreuil, ni cerf, ni daim, ni sanglier ; même les oiseaux la quitteront. Car tu verras la foudre tomber, le vent souffler, les arbres se briser, de la pluie, du tonnerre, des éclairs, tout cela avec une telle violence que, si tu peux t'en aller sans de graves ennuis et sans qu'il t'en coûte, tu auras plus de chance que tous les chevaliers qui y soient jamais allés. »

Je quittai le rustre qui m'avait bien montré le chemin. On était alors à peu près au milieu de la matinée et il pouvait être près de midi quand j'atteignis l'arbre et la fontaine. Pour l'arbre, en un mot, je suis convaincu que c'était le plus beau pin qui ait jamais poussé sur terre. Je ne pense pas qu'il y ait jamais

eu de pluie assez forte pour qu'une goutte d'eau le traverse : tout coulait par-dessus. Je vis le bassin suspendu à l'arbre, de l'or le plus fin qu'on ait encore jamais trouvé à acheter sur une foire. Pour la fontaine, croyez-le, elle bouillait comme de l'eau chaude. La pierre était faite d'un bloc d'émeraude évidé comme un vase, porté par quatre rubis, plus flamboyants et plus vermeils que le soleil du matin quand il monte à l'orient. Je tiens à ne pas m'écarter d'un mot de la vérité pour vous raconter la suite. Je voulus voir la merveille de la tempête et de l'orage, mais je n'eus pas lieu de m'en féliciter, car, si je l'avais pu, je m'en serais repenti sitôt qu'avec l'eau du bassin j'eus arrosé la pierre évidée. J'en versai trop, je le crains, car je vis le ciel se déchirer si violemment que les éclairs venaient me frapper les yeux de plus de vingt côtés, et les nuées, dans un énorme chaos, déversaient pluie, neige et grêle. Ce fut une tempête si terrible et si violente que cent fois je pensai périr de la foudre qui tombait autour de moi et des arbres qui se brisaient. Je fus terrifié, sachez-le, jusqu'au moment où la tempête fut calmée. Mais Dieu voulut me rassurer, car elle ne dura guère et toutes les bourrasques s'apaisèrent ; puisque Dieu l'avait décidé, elles n'osèrent souffler. Quand je vis l'air clair et pur, tout joyeux, je retrouvai mon assurance, car la joie, si je sais ce dont je parle, dissipe vite de lourds tourments. Aussitôt que la tempête fut passée, je vis sur le pin un grand rassemblement d'oiseaux, si grand, si on veut bien me croire, qu'on ne voyait ni branche ni feuille : tout était couvert d'oiseaux ; l'arbre en était magnifique. Ils chantaient tous ensemble en un chœur parfait, tout en suivant chacun un motif différent ; jamais je n'en entendis deux chanter la même mélodie. Leur joie me rendit la mienne,

et je les écoutai jusqu'à ce qu'ils eurent achevé tout d'un trait leur office. Jamais encore, je n'avais entendu pareille allégresse, et personne non plus, je crois, à moins d'aller écouter celle qui me charma et me donna tant de bonheur que je dus bien m'en tenir pour fou. J'y demeurai tant que j'entendis venir, me sembla-t-il, une troupe de chevaliers; je pensai qu'ils étaient bien dix, tel était le vacarme que menait à lui seul le chevalier qui arrivait.

Quand je vis qu'il venait tout seul, je sanglai aussitôt mon cheval et sautai en selle sans retard; il arrivait plein de fureur, plus rapide que l'aigle, l'air féroce d'un lion.

Criant le plus fort qu'il pouvait, il se mit à me défier :

« Vassal, dit-il, sans même lancer de défi vous m'avez couvert de honte et gravement outragé. Vous auriez dû me porter un défi, s'il y avait contestation entre nous, ou au moins faire valoir votre droit avant d'engager les hostilités. Mais, si je peux, monsieur le chevalier, ce mal retombera sur vous; le dommage est visible; autour de moi, mon bois abattu m'en est garant. On doit se plaindre quand on est battu, et je peux me plaindre à bon droit, car vous m'avez chassé de ma demeure avec la foudre et la pluie. Vous m'avez causé un tort qui m'est insupportable (et malheur à qui peut s'en réjouir) car vous avez attaqué mon bois et mon château avec tant de violence qu'une troupe d'hommes, des armes ou des murailles ne m'auraient été d'aucun secours. Il n'était pas question de trouver un abri, aurait-on eu là une forteresse de bois ou de pierre dure. Désormais, soyez sûr que vous n'obtiendrez de moi ni paix ni trêves. »

Sur ces mots nous nous lançons l'un contre l'autre, les écus passés au bras; chacun alors se couvrit du sien. Le chevalier